

MARCEL JOUHANDEAU

**Nunc
dimittis**

Journaliers XXVI

fin 1971-1972

nrf

GALLIMARD

Incroyable! Dieu ne nous épargne pas, André, le fils aîné de la Duchesse, vient de m'apprendre, lui dont la mère était milliardaire en 1912 et qui a été élevé comme un prince, que réduit en servitude par sa femme et sa fille, il avait trouvé un emploi qui lui permettait de vivre et qu'il vient de perdre : il gardait et promenait trois heures durant le chien d'une tenancière de bar.

Oui, à quatre-vingt-quatre ans, je n'ai encore jamais su ce qu'est l'impuissance.

Enfant délicat, jeune homme frêle, homme fait solide, à partir de mon accès à la N.R.F. qui pouvait me paraître une réussite, voilà que je suis un vieillard sain, exempt de presque toutes les misères inhérentes au grand âge.

Je n'ai pas passé un jour sans travailler.

Horreur des vacances et davantage des grèves, que je considère comme une désertion.

Quand j'ai donné à Élise mon nom, Jean Coc-teau, les Six, Étienne de Beaumont, Braque, De-

rain, Sauguet, Ravel, Lucien Daudet, Max Jacob, Cendrars, etc., comptaient parmi ses relations les plus familières, et tout de suite autour de nous cette constellation de gens célèbres s'est regroupée.

Amant et maîtresse, nous l'avons été passionnément durant quatre années.

Hélas! avant de l'épouser, dès que j'eus constaté à quel point Élise attachait plus d'importance que moi aux biens matériels, à quel point surtout elle manquait tous les jours de générosité envers tout le monde et surtout et d'abord avec moi, si je n'ai pas cessé de prendre avec elle charnellement mon plaisir, moralement je m'éloignai d'elle, même avant de revenir à mon goût pour les garçons.

Comme, dès les premiers jours, j'avais compris qu'elle ne confondait pas ses intérêts avec les miens, je l'ai toujours traitée sur le plan affectif en étrangère. Pour moi, tout ce qui était à moi fut sien de 1929 à 1971.

De sordidité dans l'avarice comparable à la sienne, je ne crois pas qu'on puisse en rencontrer de nombreux exemples et rien ne pouvait m'être plus pénible.

Je suis resté auprès d'elle quand même, le plus souvent indigné, révolté.

Maintenant, je la considère avec respect, déposée de tout au fond de son silo. Par un tour de passe-passe dont la Providence est sans doute responsable, grâce à l'adoption de Marc, comme je lui avais donné, en l'épousant, tout ce qui était à moi, tout ce qui était à elle après sa mort en apparence m'échoit. Est-ce malgré elle? Je ne crois pas que ce soit de bon gré.

De ce qu'Élise croyait son bien j'ai pris la charge que je déposerai bientôt, sans avoir jamais cru que rien m'appartenait.

Il est vraisemblable que par suite de malentendus inhérents à nos natures différentes, voire opposées, nous n'ayons connu ni l'un ni l'autre le genre de satisfaction qui fait généralement le bonheur des couples. Il y avait cependant entre nous une entente qui ne se relâchait pas au plus fort de nos disputes, parce que nous nous gardions une estime mutuelle et vivions dans la certitude d'avoir affaire chacun à une personne, à une personnalité, à un monstre de près insupportable, mais de loin digne d'un singulier intérêt.

Je me fatigue beaucoup plus endormi qu'éveillé. L'invention que supposent mes cauchemars devrait me laisser épuisé.

Il y a aussi les rêves agréables, sans violence. Je me demande souvent comment il est possible d'imaginer les livres que je lis en rêve, l'étrangeté des remarques, des aperçus que j'y trouve. J'y manipule dans des bibliothèques sans nombre des ouvrages qui ne seront jamais connus que de moi.

Jean-Pierre Tison était accompagné hier par un autre Jean-Pierre si charmant que j'hésite à croire à sa réalité, comme si je l'avais rencontré endormi.

Peut-être la vieillesse qui ne s'accouple plus vous dispose-t-elle à ce genre de charme, à cette confusion qui s'établit entre l'être et la fiction. Je ne sais plus souvent où ils se séparent. Je ne les distingue

plus, si bien que lorsque cet inconnu, que j'avais apprivoisé et séduit, s'est penché sur moi pour m'embrasser, il m'a semblé un ange.

Mes seizièmes *Journaliers* paraissent aujourd'hui. Installé dans la sérénité, mon amour-propre est blessé de me voir confesser avec une telle impudeur mes dernières faiblesses. J'en avais trop dit pour ne pas tout dire et peut-être suffit-il à mon honneur qu'on sache que je survis dans un ordre certain à mes désordres.

Je suis étonné et j'admire l'esprit métaphysique de Marc à neuf ans à peine. Ce matin, je lui dis : « M'aimes-tu? — Oh! oui. Que veut dire passionnément? — Qu'on a l'âme occupée sans cesse de quelqu'un. » Alors lui de répondre : « Moi, d'abord c'est Dieu et tout de suite après c'est toi. » Le mot « Dieu » dans la bouche de cet enfant prend une gravité nouvelle et donne à son visage une sorte d'éclat souverain. On croirait, quand il le prononce, qu'il a lu la *Logique* de Port-Royal ou Aristote. De ce Principe il suit qu'à propos de tout et de rien la justesse et les nuances des expressions qu'il emploie me stupéfient.

A l'image de Dieu chaque être humain dispose d'une autonomie absolue dans la mesure où il a compris la grandeur de l'espèce à laquelle il appartient aussi bien que de sa nature propre.

La forme personnelle qui nous a été donnée peut être modifiée par les circonstances, mais

campé au sommet d'un promontoire inaccessible notre être essentiel, notre « moi » est libre d'assister aux plus terribles perturbations du monde dans une parfaite impassibilité.

Quand je jette un regard sur les ménages de nos amis et de nos voisins, à part de rares exceptions, je ne peux pas m'empêcher de constater que la plupart des épouses sont des bourreaux et leurs maris de pâles victimes. S'ils se laissent faire, elles les feront mourir à petit feu, elles les anéantiront de parti pris jusqu'à ce qu'ils meurent, avant de les enterrer à peu de frais sans obsèques ni faire-part. C'est ce qui vient de se passer à deux pas de chez nous.

A ce propos, je ne peux pas ne pas penser à Élise qui m'invitait sans cesse à penser à mon enterrement, dont je devais prévoir les frais.

Et comment ne me représenterais-je pas avec horreur, avec pitié ce qu'elle aurait fait de moi, si je n'avais pas été « moi », je veux dire, si sous une douceur et une patience quotidiennes je n'avais été au fond plus implacable qu'elle.

De ce qui eût pu être naît un film qui se déroule depuis sa mort, me soumettant à une présence abstraite, la sienne, qui exprime en caractères sibyllins un monologue sans fin. Les mots sont volontiers rares, pompeux, sans voix ni accompagnement de musique. Ils suggèrent tout sans recourir à l'écriture, ni à l'imprimerie, ni à l'image.

J'apprends que Dita Parlo, dont une réflexion inopportune a sans doute précipité Élise dans la mort, très peu de temps après cet événement si-

nistre, est tombée à son tour en catalepsie et depuis trois mois, la voilà immobile, paralysée, réduite à l'état de cadavre sans mourir. Il serait même possible, me dit-on, qu'elle restât ainsi sans espoir de guérison de nombreuses années.

Quelques êtres dont la personnalité a je ne sais quoi de légendaire sont soumis à des destins hors pair, je dirais, inhumains.

Certaines femmes en particulier, dévorantes, dévorées par on ne sait quel démon intérieur qui se substitue à elles, se déplacent comme des météores. Fascinées, elles fascinent dans une attitude et un silence d'idole.

Le pasteur-évêque, mari de Dita, la visite matin et soir. On l'imagine en marge de ce monolithe, dans un état de stupeur morale, à la fois ruiné et comblé.

L'immortalité suppose un éveil définitif. On n'a plus les moyens de dormir. J'essaie d'administrer mon insomnie, comme si je disposais déjà d'une conscience posthume. Deux rythmes règlent ma respiration.

Je suis = Dieu est.

Mon être confesse l'Être.

C'est là le dialogue essentiel, le *Magnificat* définitif.

Dieu jouit d'une béatitude infinie et éternelle dont mon bonheur est le reflet.

Un jeune homme qui était l'ami d'Élise m'écrit : « J'ai lu *Aux cent actes divers* et j'imagine qu'après avoir écrit certaines phrases, comme dans je ne

sais quel poème, Dieu doit vous prendre la main pour la baiser. » Il s'appelle Christolhomme.

Ce n'est pas quand on se souvient de nous, quand on nous fait fête que nous existons davantage, mais seuls.

Il faut que je m'habitue à l'isolement prochain de la tombe.

Ne suis-je pas décédé déjà? J'ai renoncé à la lecture, aux spectacles, à la plupart des échanges, des conversations avec mes semblables.

Il ne me reste plus qu'un pas à franchir, une courte démarche à faire et il ne sera plus question de moi, excepté pour Dieu et pour moi.

En somme, je comprends très bien ce qu'Élise ne m'a pas pardonné, c'est de n'être pas milliardaire, un ténor en vue, un banquier ou un industriel, un acteur ou un chef d'orchestre célèbre, pourquoi pas un prince. Mon talent modeste ne l'a pas aveuglée, éblouie, et pour comble je me suis servi de lui pour faire d'elle un personnage, mais un personnage qui ne répondait pas à ce qu'elle se voulait ou se croyait. Je ne l'ai pas enrichie, je l'ai seulement renflouée, sauvée, perdue de dettes qu'elle était, ce qui l'a plutôt humiliée qu'exaltée, vu sa vocation à l'opulence. Les femmes de son espèce aiment les gens pour le luxe qu'ils leur assurent autant qu'il leur est désagréable de leur devoir sécurité, aisance même. Élise un jour ne m'a-t-elle pas dit, à moi qui l'avais délivrée d'hypothèques écrasantes : « Mon cher, la pire des hypothèques c'est la gratitude. »

Peut-être Élise m'acceptait tel que je suis, quand elle descendait au fond d'elle-même raisonnablement, mais en proie à son imagination de danseuse entretenue avec faste, quand elle paraissait au milieu de relations mondaines, elle devait me considérer auprès d'elle avec pitié, comme un compère déficient, peu reluisant, un peu terne. Le train de vie qu'elle partageait avec moi n'était pas celui qu'elle avait rêvé pour elle.

Quand on sait que Roger Karl descend d'Amanda, fille naturelle de Benjamin Constant et de M^{me} de Staël, on s'étonne moins des coups de revolver tirés par lui sur son balcon, quand un voisin manœuvre la chaîne des W.-C. trop tôt à son gré, ni de son universelle insatisfaction.

Je ne dis pas que je ne serais pas bien aise de me sentir nu entre les bras de certains garçons nus également. Pour me soustraire à ce rêve frustré volontairement, je préfère à ce contact réel une approche intime que je sollicite imaginativement de défunt l'empereur Auguste, je veux dire du bel Octave dont les images ravissent mes yeux plus que toutes celles de quiconque d'autre.

M. Gaëtan Picon trouve mon style obscur. Jouhandeau l'Obscur. Je me crois Héraclite.

Passé hier soir deux heures bénéfiques en la compagnie de Jean-Pierre Grün que sa femme délaisse, non pas pour le tromper avec un amant de fortune, mais pour s'occuper de cinq enfants

abandonnés par leur mère. Elle n'avait pas donné d'enfant à Jean-Pierre et la fibre maternelle insouviée et impérative l'a conduite à ce dévouement, mais non pas de commande. Il s'agit pour cette jeune femme d'un don complet, absolu. Entre son mari et elle pas de problème ni de reproche. Ils ne font qu'un : « Je suis toi. Tu es moi », dit Édith à Jean-Pierre qui accepte une situation invraisemblable d'une rare, d'une inhumaine noblesse.

Cette nuit, c'est tout juste si je ne savais pas lire le russe en rêve. Quel souci d'information ! moi qui depuis des années me moque des livres, qui ne lis plus, pas un journal ni une revue.

Les petites gens souvent, les domestiques ne comprennent pas les enfants, ils morigènent tout le temps, ce qui est le comble de la sottise. Marc a pressenti cela dès le berceau. Il ne tutoie pas Henri, c'est une manière de le tenir loin de lui, presque de mépris. Bien sûr, il a tort dans son cœur, mais son intelligence ne le trompe pas.

Il y a place en nous, dans notre âme et dans notre corps, pour la sublimité et pour l'abjection et ce qui est abject a droit de notre part à une attention profonde, sans que nous ayons à déchoir. Ce qui est merveilleux, c'est d'administrer avec le respect qui convient aussi bien notre mer des Sargasses que notre Himalaya, aussi bien nos abîmes que ce qui fait notre orgueil, pourquoi pas notre gloire.

Quand le matin j'ai satisfait à toutes sortes d'obligations très humbles qui sont, que j'ai voulu

les miennes, à aucun moment de la journée je ne serai plus content de moi et en même temps plus fatigué. Bonheur alors du repos que je prends dans ma chambre qui ressemble à un écrin capitonné.

Petits devoirs : mon déjeuner, les colombes, le chien, la basse-cour, le premier repas de Marc, ses leçons, sa toilette, et me voici seul à huit heures et demie. Repos d'une heure.

Marc a un inséparable Bertrand, camarade un peu plus grand et âgé que lui. Tout se termine entre eux chaque jour, chaque soir par une bataille, mais dès qu'ils sont libres de se rejoindre, ils se téléphonent et se retrouvent avec délice.

Saturé de désirs, jamais je ne me suis senti davantage lésé, sevré, frustré de tout plaisir, je veux dire, de tout contact avec « un autre ». Une sorte d'abîme depuis deux ans peut-être s'est creusé entre moi et tout interlocuteur charnel possible, si bien que je vis dans un état de super-excitation sans espoir, sans tristesse non plus. Je ne languis pas. Je ne gémis pas. Je constate.

Il paraît que M. Gaëtan Picon trouve mon style monotone. Ce qu'on aimerait savoir, c'est ce qu'il pense du sien.

Rêve incroyable cette nuit. Élise et moi, nous habitons Porte Maillot et sans me demander de quitter la maison, Élise s'était remariée avec un

très beau jeune homme. En marge du ménage qu'ils formaient, qui occupait le reste de la maison, je vivais confiné sous le toit dans l'atelier. Mon rôle ne devenait insoutenable que les jours de réception. L'impertinence d'Élise n'avait d'égale que mon humilité dans l'humiliation.

Il me semble que les dernières vingt-cinq années que j'ai passées avec elle n'étaient pas tellement différentes.

Les amis qu'Élise se faisait, s'ils n'étaient pas ses amants, s'ils n'avaient pas l'autorité maritale, usurpaient des privilèges qui auraient dû être les miens et j'étais sans cesse le témoin muet de cet affront public, sans laisser de garder à ma charge tous les frais du train de Madame et de ses comparses.

Une femme est venue m'interroger hier au nom d'une revue médicale sur ma morale.

J'ai fait aussitôt profession d'optimisme, d'un optimisme irréductible, fondé sur une sorte de conformité à la doctrine d'Aristote.

Principe. Le bien est l'être. Dieu est l'Être absolu. Il jouit d'une béatitude infinie et éternelle. Je détiens une part d'être qui comporte un bonheur naturel, image de la béatitude divine.

Aussitôt de m'objecter que le Mal existe et qu'il est indécent d'afficher un tel bonheur en présence des calamités qui accablent notre espèce.

J'ai répondu que seul le mal dont je pourrais être responsable est en droit d'attenter à mon bonheur. Je conviens que tout homme est malheu-

reux qui se conduit mal, qui accueille en lui la haine, la rancune et pratique la méchanceté, que le bonheur dont je parle et que je détiens n'est incompatible ni avec la souffrance physique ni avec les malheurs qui dépendent du destin, que ce bonheur irréductible et inaliénable, le mien, que chacun peut détenir, s'il en prend conscience, repose sur un fond de gravité métaphysique, qui assure son intangibilité.

Tout être humain qui souffre ou qui est accablé par le sort peut être heureux au sens où je l'entends.

Au mal qui est dans l'Univers je compatis, sans que ma compassion puisse entamer ce que mon être a d'inaccessible au mal, à moins que je ne m'en fasse le complice.

J'ai argué ensuite que si le bien est l'être, le mal n'existe pas, puisqu'il serait le néant, l'absence d'être.

Que le mal qui existe ne saurait être que relatif, moral, qu'il est le mal dans la mesure où il est un attentat de notre part contre l'être, contre l'Être de Dieu, contre le prochain, contre notre propre être.

Qu'il est toujours permis aux hommes de prendre parti contre le mal, mais qu'ils préfèrent se soucier d'autre chose, à leur dam.

Qu'on peut toujours espérer que l'humanité un jour se lève pour le triomphe du Bien, qui ne saurait être que le triomphe de l'Être.

J'ai vu encore une fois subrepticement pour l'amour de moi un garçon se dépouiller de ses

MARCEL JOUHANDEAU

Nunc dimittis

Plus le moraliste se rapproche de sa fin – dont il parle avec un détachement superbe – plus son souffle d'écriture se fait à la fois précis et léger, comme animé d'un mysticisme vivant. Toutes ses forces s'y trouvent ramassées puis confondues afin de leur donner le raffinement de l'évidence. Élise est morte en 1970. En 1971 et 1972, Jouhandeau alors âgé de quatre-vingt-quatre ans vit seul avec le petit Marc dans sa maison de Rueil, assisté par son couple de domestiques portugais. Il voit peu d'amis, sort à peine, reçoit de rares intimes. Il se souvient. Il observe son visage et son corps face à la beauté des jeunes hommes qui continuent à l'adorer. Il écoute le merveilleux petit garçon qui est son double enfantin et le centre de sa vie. Il parle d'Élise avec respect, et même une admiration teintée de cruauté. Il évoque la mort de certains proches : Dita Parlo, Henry de Montherlant dont le suicide le bouleverse. Le grand âge, au lieu de dégrader l'écrivain, apporte à son style une transparence ainsi qu'une linéarité de plus en plus incisives.

nrf

